

Prévenir la violence : l'invisibilité du travail des femmes

Pascale MOLINIER

Résumé. *Les activités féminines sont socialement orientées par le souci de l'autre. En s'appuyant sur la clinique du travail des infirmières et des aides-soignantes, l'auteur défend l'idée qu'on ne peut analyser le surgissement de la violence subie et agie dans les activités féminines sans avoir décrit préalablement le travail invisible que les femmes font pour prévenir la violence. Summary p. 86. Resumen p. 86.*

Comment traiter du rapport entre la violence et le travail tout en prenant en considération que les formes de la violence agie ou subie sont sexuées ? Les rapports entre la violence des hommes et la violence des femmes, le travail *masculin* et le travail *féminin* sont complexes. Mon propos sera nécessairement partiel. Il s'agit de poser quelques jalons pour baliser un territoire qui est encore largement à défricher.

Une violence fondatrice, entre mâles

« Au commencement était l'action. » C'est par ce vers de Goethe que Freud conclut *Totem et tabou* (1912). J'ai longtemps hésité à introduire le propos par ce texte dont la valeur scientifique est pour le moins controversée. D'autant qu'il ne s'agit pas ici de mener une exégèse savante ni – précisons-le – de faire le procès de Freud misogyne. *Totem et tabou* est un « mythe scientifique », selon les propres termes de Freud, et j'ajouterais un mythe sur la violence des hommes

écrit par un des hommes les plus novateurs du xx^e siècle. De quelle action fondatrice s'agit-il ? Freud reprend à Darwin l'idée que les hommes préhistoriques vivaient en petites hordes, dominées par le père, jaloux et féroce. Celui-ci accaparait toutes les femmes et chassait les fils dès que ceux-ci atteignaient la puberté. Un jour, les frères chassés se réunirent et ils tuèrent et mangèrent le père. Ayant tout à la fois haï et aimé le père violent, les frères furent accablés d'un remords qui se manifesta par l'émergence d'une culpabilité dans laquelle Freud voit simultanément l'origine de l'interdit de tuer et l'origine de l'interdit de l'inceste – les frères renonçant finalement à s'approprier les femmes du père.

L'acte fondateur de l'humanité serait donc une riposte violente qui se jouerait entre mâles. Où sont les femmes ? Que font-elles ? Dans cette rêverie psychanalytique, il n'est pas pensable que les femelles puissent se révolter contre le père violent, ou qu'elles puissent souffrir d'être à disposition de sa sexualité, ou que les jeunes filles puissent désirer les jeunes garçons. Nous avons affaire, typiquement, à une théorie androcentrée, c'est-à-dire une théorie qui n'étudie que les hommes et les rapports qu'ils établissent entre eux (Nicole-Claude Mathieu, 1991).

Freud donne toutefois une explication à la soumission féminine dans la horde primitive, mais dans un texte beaucoup plus tardif, *Malaise dans la culture* (1929). Il écrit : « Les femelles, ne tenant pas à être séparées de leurs petits, durent dans l'intérêt de ces jeunes êtres dénués de tout secours rester auprès du mâle fort. » Ce qu'il reprend un peu plus loin en disant que les femmes soutiendront les intérêts de la famille et de la vie sexuelle grâce aux exigences de leur amour¹.

Restons-en au schématisme de cette vision phylogénétique. D'un côté, la violence masculine est le fondement de la culpabilité sur laquelle vont s'édifier la conscience morale et la sublimation. De l'autre côté, l'amour maternel, dont Freud dit pourtant qu'il est une contribution essentielle à la civilisation, ne fait l'objet d'aucun mythe fondateur, comme si, de l'instinct à l'amour maternel, le processus d'humanisation ne faisait pas problème. En ce sens, *Totem et tabou* est un fleuron de notre imaginaire social :

1. Bien sûr, il existe dans l'œuvre de Freud des développements beaucoup plus complexes sur la différence des sexes, et notamment, on le sait, une théorie de l'agressivité féminine, de l'envie du pénis, du masochisme moral, etc. Pour une problématisation de la violence (réelle chez la femme « primitive » et fantasmée chez la femme « civilisée »), cf. le *Tabou de la virginité*. La défloration délierait une réaction hostile (dont les hommes auraient eu à se protéger) au cours de laquelle l'envie du pénis se transformerait en désir de châtrer l'époux. La violence féminine est fondatrice... d'un interdit culturel inventé par les hommes et au bénéfice des hommes.

- la violence masculine est naturelle ;
- ce mal, la violence masculine, est un mal nécessaire puisqu'il est à l'origine de l'humanité ;
- la focale est centrée sur la violence entre mâles : il en résulte que la violence des hommes à l'encontre des femmes est largement euphémisée ;
- la violence féminine n'existe pas, elle est totalement occultée au bénéfice de l'image de la mère *naturellement* généreuse.

L'imaginaire social, on le sait, est un piège pour la pensée. Toute la difficulté des travaux sur la violence consiste à pouvoir s'en distancier. Homme *naturellement* violent, femme *naturellement* bonne, sont des stéréotypes qu'il convient d'interroger et de déconstruire.

On trouve, de façon insistante dans la pensée freudienne, l'idée que la violence est un retour de la méchanceté naturelle de l'homme, de son égoïsme et de sa cruauté primitive. Ainsi, le désir-plaisir de meurtre renaîtrait avec chaque enfant. Il ne serait pas exterminé par l'éducation mais se maintiendrait intact et serait seulement réprimé par la censure sociale. Ce que nous résumerons en une formule extraite à nouveau de *Malaise dans la culture*. La censure sociale abolie, l'homme redevient « la bête sauvage qui perd tout égard pour sa propre espèce ».

Changeons d'angle et d'époque. Durant la guerre en ex-Yougoslavie, les viols, les pratiques d'enfermement et les grossesses forcées, du fait de leur caractère systématique, n'entrent plus dans la définition classique des « viols de guerre ». Comme le souligne Véronique Nahoum-Grappe, le programme de nettoyage ethnique n'est pas commandé par les pulsions bestiales du soldat, ni par la résurgence de haines ancestrales ou de vieilles pratiques coutumières des Balkans sauvages, explications qui s'accorderaient avec le schéma freudien. Les viols systématiques sont motivés par la volonté délibérée de détenir une arme contre l'ennemi féminin². Il s'agit d'une violence *actionnelle*, au sens que Christophe Dejours donne à ce terme (*cf.* son article *supra*).

Comment des hommes civilisés font-ils pour violer collectivement des femmes sur prescription ? La sociologie du masculin, en particulier celle de Daniel Welzer-Lang, a largement démontré que le rapport *actif* des hommes à la violence est construit socialement d'une part, que la violence est au centre de la plupart des formes de la sexualité masculine collective d'autre part. Je voudrais insister sur un point important. La socialisation

2. « Guerre et différence des sexes : les viols systématiques (ex-Yougoslavie, 1991-1995) », in Dauphin C., Farge A. (sous la dir. de), 1997, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, pp. 159-186.

masculine que Daniel Welzer-Lang décrit et analyse concerne tous les hommes, quelle que soit leur classe sociale, et commence *en amont du travail*. Dans la perspective de Daniel Welzer-Lang, le « p'tit homme » n'est pas plus agressif et plus violent que la petite fille. C'est un « bébé », un petit enfant, il est encore du côté de l'attachement, de la tendresse, du besoin de protection. Le but de la socialisation masculine est d'arracher le garçon aux jupes de sa mère, de rompre le lien de dépendance et de le préparer psychologiquement à devenir ce qu'il n'est pas encore : un chasseur, un guerrier, plus largement un homme exerçant des activités masculines.

De la violence et des femmes

« Comment penser la violence exercée *par* les femmes, alors que la violence des hommes, et en particulier celle qu'ils exercent *sur* les femmes, est de loin la plus manifeste ? » La question est soulevée par les historiennes Cécile Dauphin et Arlette Farge, dans un livre collectif – *De la violence et des femmes*, 1997 – dont on peut utilement dégager les lignes de force.

Tout d'abord, les actes de violence perpétrés par des femmes apparaissent *moins nombreux* que ceux réalisés par des hommes, et pourtant la violence féminine est moins banalisée – alors qu'il est une constante de l'histoire occidentale que le viol soit banalisé.

Ensuite, les femmes, sauf en de rares époques, ont été écartées de toutes les formes de la *violence légitime* ; elles n'ont pas le droit de faire couler le sang, ni dans les rites sacrificiels, ni dans la guerre.

Enfin, la violence féminine n'est pas définie à partir *du même seuil* que la violence masculine. Et cela me paraît un point tout à fait capital. J'en prendrai pour exemple les passionnants travaux de Dominique Godineau sur les femmes du peuple durant la Révolution française³. La furie sanguinaire des *tricoteuses* fait partie de l'imagerie de la Révolution française. Or, de quelle violence féminine s'agit-il ? Avant tout d'une violence verbale. Les « hurlements affreux », les « cris de fureur », les « clameurs forcenées », les « vociférations atroces », les « glapissements », les « aboiements » des tricoteuses incitent, provoquent l'insurrection. Les femmes sont des « boutefeux », elles insultent et elles humilient les hommes en les traitant de lâches ! Mais, sauf exception, elles ne mettent pas la main au combat ; la violence armée reste l'attribut de la virilité comme de la

3. « Citoyennes, boutefeux et furies de guillotine », in Dauphin C., Farge A. (sous la dir. de), 1997, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, pp. 33-72.

citoyenneté. L'homme qui, le premier, jeta une insulte à la tête de son ennemi et non une lance, cet homme fut le véritable fondateur de la civilisation, selon Freud. Mais nous voyons que d'un autre côté, l'insulte féminine, l'envers de la douce voix des femmes, est *déjà* taxée de violence...

La violence des hommes et la violence des femmes ont toujours une valeur différentielle, tant sur le plan culturel que politique. Le normal, le légitime, le permis, l'acceptable et l'attendu ne sont pas identiques pour les deux sexes. Quelles sont les incidences de ces différenciations dans le travail ? Tout d'abord les retrouve-t-on ? Et sous quelles formes ? Le travail joue-t-il un rôle central dans la construction de ces différenciations ? Ou bien ne fait-il que reproduire un dimorphisme qui se construit ailleurs, dans d'autres lieux de la société ? Hommes et femmes ont-ils la même perception de la violence ? La violence produit-elle les mêmes effets psychologiques sur les hommes et sur les femmes ? La clinique du travail apporte-t-elle des réponses à ces questions ? En pose-t-elle de nouvelles ? Doit-on analyser le rapport des hommes et des femmes à la violence subie et agie dans le travail de la même façon ? Telles sont les questions, largement programmatiques, qui paraissent devoir être posées.

Genre et travail

Il n'existe pas d'apprentissage social de l'exercice de la violence chez les femmes, non plus que de sexualité collective féminine qui serait centrée sur la violence. Cependant, l'analyse du travail ruine complètement l'idée que seuls les hommes accompliraient des tâches qui exposent à la violence. Le travail de service en contient fréquemment le risque : employées dans les banques, les trésoreries, les caisses d'allocations familiales, assistantes sociales, infirmières, aides-soignantes, enseignantes des collèges, caissières de supermarché, etc. Les femmes ont-elles dans le travail et du fait de leur travail un autre rapport à la violence que celui des hommes ?

On peut distinguer les activités *masculines* en majorité exercées par des hommes des activités *féminines* en majorité exercées par des femmes. Pour rester dans notre cadre, les métiers qui recourent à la violence légale – et même à la violence illégale – sont *masculins*. Les métiers qui recourent à la « fonction maternelle » sont *féminins*. Des hommes peuvent exercer des activités *féminines* – il y a des hommes « infirmières » – et des femmes peuvent exercer des activités *masculines* – il y a des femmes policiers. Toutefois, la division sexuelle du travail n'est pas fondée sur la complémentarité des activités *féminines* et *masculines*, lesquelles ne suivent pas deux

évolutions parallèles se déployant à partir des données de la physiologie de la procréation. L'apport magistral de la sociologie des rapports sociaux de sexe est d'avoir montré la centralité du travail dans la production du genre⁴. Le *genre* n'est pas le marqueur symbolique d'une différence naturelle, mais l'opérateur du pouvoir d'un sexe sur l'autre. *La division sexuelle du travail* renvoie à une conceptualisation où celle-ci est indissociable des rapports sociaux qui sont toujours des rapports inégalitaires, hiérarchisés, asymétriques et antagoniques⁵.

Virilité défensive et déni de l'expérience des femmes

Quel est l'apport spécifique de la psychodynamique du travail dans le champ des recherches sur le genre ? L'intérêt d'une analyse sexuée de la subjectivité dans le travail est d'apporter un éclairage sur les processus psychologiques qui contribuent à transformer, déplacer ou maintenir les rapports de domination. La description du travail *féminin* apparaît comme particulièrement malaisée *en raison des menaces de déstabilisation* que la mise en visibilité et la mise en discussion de ce travail comportent pour les stratégies collectives de défense des hommes.

Les hommes qui exercent des professions dangereuses, voire néfastes pour eux-mêmes et pour les autres, ne font jamais mention de la peur ou de la souffrance en première intention, surtout devant d'autres hommes. Au contraire, ils tendent même souvent à en rajouter dans la prise de risque, jusqu'à provoquer le danger. La fonctionnalité de ces conduites en apparence irrationnelles est aujourd'hui bien connue. Par leur jeu quasi constant et combiné, les hommes construisent ensemble *un déni de réalité des dimensions de l'activité qui les font souffrir* (Dejours, 1993). Jeux, défis, bravades, conduites de dérision et mépris de la souffrance sont justifiés par référence aux valeurs de la virilité. Un homme, un « vrai », ne craindrait pas de s'affronter au danger et il serait en mesure de le prouver à ses collègues, aux fins de mériter leur confiance, pour qu'ils acceptent de se risquer avec lui sur le chantier, dans une intervention chirurgicale compliquée, etc.

4. Le genre est un concept qui contient les trois éléments du système social de sexe : d'abord le contenu social et arbitraire des différences entre les sexes, ensuite un singulier, le genre et non les genres pour penser le principe de partition lui-même, enfin une notion de hiérarchie qui offre la possibilité de reconsidérer les rapports entre les deux parties. Delphy C., 1991, « Penser le genre », in Hurtig M.-C., Kail M., Rouch H., *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS, pp. 87-107.

5. Hirata H., « Division sexuelle du travail : état des connaissances », in Soares A. (sous la dir. de), 1997, *Stratégies de résistance et travail des femmes*, L'Harmattan.

Les manifestations de la souffrance – peur, doute, conflit moral, compassion – étant attribuées aux femmes comme la marque de leur *différence* – c'est-à-dire leur infériorité –, un homme qui exprime sa souffrance ou sa sensibilité à la souffrance d'autrui s'expose au risque de ne plus être considéré comme un homme par les autres hommes. Ainsi, chaque homme qui intègre le monde du travail peut se trouver à devoir choisir entre être identifié comme un homme et avoir du travail ou être *insoumis* et risquer son identité en même temps que son travail⁶. Si la virilité constitue une défense collective très efficace contre l'émergence de la souffrance dans le travail, cette défense peut s'avérer redoutable à un double titre :

- *Pour les hommes*, car elle a pour effet de marginaliser et d'isoler ceux qui rencontrent des difficultés, alors contraints de les taire pour ne pas perdre l'estime des collègues.

- *Pour les femmes*, car pour être efficaces, ces défenses impliquent que soient maintenues à l'écart toutes les situations susceptibles de ramener au premier plan les dimensions de la souffrance et de l'expérience sensible. Plus les hommes se mobilisent défensivement sur le versant de la virilité, plus ils méprisent, déprécient le *féminin*, et, surtout, plus ils font en sorte de ne rien *éprouver* venant des femmes qui puisse déstabiliser leurs défenses. Précisément, l'expérience de *devoir faire avec la vulnérabilité et la souffrance d'autrui* est au centre du travail féminin. Le travail *féminin* est toujours un travail *sur* et *avec* le corps – corps biologique et corps vécu.

Anticipation de la violence et savoir-faire rusés

Je m'appuie, dans la suite de l'article, sur la clinique du travail des infirmières et des aides-soignantes. Ce choix exclusif peut surprendre. La raison en est que le métier d'infirmière occupe une position unique : c'est un travail *prescrit par des hommes* mais *inventé par des femmes*, avec des règles de métier construites par des femmes et une dynamique de la reconnaissance

6. Pour la psychodynamique du travail, et par différence avec la sociologie profémiste, *la virilité est donc avant tout une défense mobilisée contre la peur dans le travail*. Les rapports de force entre les hommes sont *d'abord indexés au réel*, c'est-à-dire à la dangerosité du travail qui est à faire. Pour Daniel Welzer-Lang, la socialisation masculine a pour but d'instaurer une hiérarchie du pouvoir acquis par la force, selon une échelle qui va des grands hommes jusqu'aux « femmes ». L'émancipation du *genre humain* passe par la connaissance dont on escompte qu'elle puisse aboutir à une prise de conscience par les hommes de leur *aliénation*. Mais au regard de la clinique du travail, l'*insoumis* risque le *suicide social* s'il n'est pas pris en compte à un niveau plus collectif que la pesanteur des rapports sociaux de sexe prend corps et s'enracine dans le déni de la souffrance générée par le travail.

entre femmes. Les connaissances cliniques et théoriques construites à partir du travail infirmier permettent d'éclairer le rapport des femmes avec le travail socialement défini comme *féminin*, qu'il s'agisse d'activités salariées ou d'activités exercées dans l'espace domestique. Soins, soutien, protection des enfants, des malades et des vieillards sont, en ce sens, des tâches *féminines*. Plus largement, les activités *féminines* sont socialement orientées par le souci de l'autre.

Nous n'exagérons rien en disant que le travail féminin, et singulièrement le travail infirmier, est prescrit comme si la subjectivité était une variable d'ajustement, un problème réglé par la seule présence des femmes. Bien sûr, les hommes sont souvent prêts à louer la *puissance* réparatrice et réconciliatrice des femmes ! Mais sous condition que le travail mobilisé par le souci de l'autre reste enfoui dans la crypte de la *nature féminine*. Les femmes sont censées se débrouiller *naturellement* avec les dimensions de l'expérience sensible. Et si elles ne s'en débrouillent pas, il leur est renvoyé deux arguments quasiment imparables. Soit elles ne sont pas de *vraies* femmes et sont en quelque sorte dénaturées, soit elles sont au contraire *trop* femmes, trop sensibles, trop vulnérables, trop dévouées... Ce qui est censé relever des qualités intrinsèques de l'être *féminin* ne saurait faire débat. Et pourtant... Soignantes frappant des vieillards, les maintenant attachés, les gavant de façon mécanique, les lavant comme des objets en série, sans un mot, auxiliaires puéricultrices battant des enfants, voire enseignantes collant du chewing-gum dans les cheveux des élèves... La clinique du travail ordinaire ne peut ignorer la violence des femmes. Mais le clinicien doit faire extrêmement attention à ce qu'il en dit et à ce qu'il en fait. La violence féminine n'est jamais banalisée ! Et pour cause, car ce qui se donne à voir dans le registre de la violence est l'échec du travail féminin. En effet, dans le monde du travail *féminin*, il ne s'agit pas d'exercer la violence mais de l'affronter pour la *désamorcer*. La violence éventuelle des patients – clients, usagers, élèves, etc. – doit *toujours* être conjurée sans armes et sans répondre à la violence par la violence. Le rapport des femmes à la violence est différent de celui des hommes parce que leur travail implique de *prévenir* la violence, d'anticiper sur son déclenchement. Le drame est que lorsque les femmes réussissent à conjurer la violence, le travail qu'elles ont accompli pour y parvenir ne se voit pas. Ce pourquoi je défendrai le principe méthodologique qu'on ne peut pas analyser le surgissement de la violence subie ou agie dans les activités féminines sans avoir au préalable décrit *en positif* ce que les femmes font comme travail pour *prévenir* la violence, celle de l'autre et celle qu'elles peuvent parfois sentir monter en elles face à l'autre.

Si le rapport des femmes avec la violence est peu visible, c'est que le rapport des femmes à la violence est avant tout un rapport rusé. Cette dimension de la ruse – *mètis* – appartient de longue date à la tradition inavouée du métier infirmier (Molinier, 1994). Mais la culture médicale et gestionnaire reste, dans son ensemble, ignorante de ces savoir-faire. Comme toute pratique rusée, l'anticipation de la violence par les femmes relève en partie de l'infraction, de la transgression des règles, et, comme tels, parce qu'ils risquent la sanction, les savoir-faire rusés des femmes sont tenus secrets.

J'en donnerai un exemple clinique. Un groupe d'aides-soignantes travaille dans un service accueillant essentiellement des hommes valides, d'anciens ouvriers ruraux, de vieux garçons pour la plupart alcooliques. Les pensionnaires les plus valides obtiennent des permissions, ils sortent, reviennent saouls, et, dans tous les cas, l'alcool entre par l'intermédiaire des « ravitailleurs ». Les soignantes ont peur de l'agressivité des pensionnaires en état d'ébriété. Certaines ont été attaquées dans les vestiaires par des pensionnaires armés de couteaux. Ruser, pour ces femmes, c'est avant tout réussir à faire leur travail sans subir de dommage corporel.

Quelles sont leurs ruses ? Pour contraindre à l'hygiène ces hommes peu habitués à prendre soin d'eux, les aides-soignantes ont obligation de leur donner une douche par semaine. Je dis bien *entrer avec eux dans la douche* car sinon, la plupart d'entre eux ne se laveraient pas. Pour ne pas avoir à tirer, pousser les messieurs les plus récalcitrants et risquer de s'exposer à leur brutalité, les aides-soignantes ont des astuces. Première astuce : la « douche obligatoire » est donnée par la soignante préférée du pensionnaire. Deuxième astuce : les aides-soignantes ont recours à des accords de type donnant-donnant, par exemple : « Vous acceptez de vous doucher sans faire d'histoires et je ferme les yeux sur les bouteilles que vous avez cachées. »

Les motifs pour lesquels les soignantes *ferment les yeux* sur le trafic d'alcool dans le service sont complexes. Elles expriment d'abord leur peur des états de manque, encore plus redoutables que l'ivresse, ensuite leur impuissance devant la supériorité des ruses toujours renouvelées des ravitailleurs. Quoi qu'elles fassent, l'alcool circule. Enfin, et c'est à mon sens le point capital, elles expriment leur compassion devant la misère sociale et affective de ceux qui, disent-elles, « n'ont plus rien d'autre que la bouteille ». Il en va de même en ce qui concerne la douche donnée par la soignante *préférée* et dont l'efficacité repose sur un usage du charme et de la *féminité*. Donner du féminin à ces vieux garçons alcoolisés est considéré par les soignantes comme un acte compatissant au même titre que le fait de *fermer les yeux* sur la circulation de l'alcool.

Le rôle de la surveillante qui sanctionne fermement toute boisson alcoolisée qui lui passe sous les yeux est ici primordial pour permettre que l'ajustement des pratiques soignantes à la tradition des ravitailleurs ne tourne pas au laxisme. Ainsi, un vieux monsieur paralysé devait être changé de chambre et venir loger dans une nouvelle chambre située devant le bureau de la surveillante. En l'occurrence, ce monsieur dépourvu d'autonomie aurait eu des difficultés pour être *ravitaillé*. Redoutant les effets du sevrage et surtout que le vieil homme ne se déprime, les aides-soignantes ont donc décidé d'organiser autrement les changements de chambre, afin de pouvoir continuer à *fermer les yeux*.

Nursing et intersubjectivité

Pour être confirmés dans notre identité, nous dépendons entièrement des autres, du regard des autres, de la voix des autres, et, d'une façon peut-être encore plus fondamentale, du toucher des autres. Sans la présence des autres, du corps des autres, le moi et le monde, la faculté de penser et d'éprouver sont perdus en même temps. Dans la fonction « maternelle », si on entend par là le travail de soin, de protection, de vigilance que les femmes exercent aussi bien dans l'espace privé que dans l'espace social, les femmes sont responsables de l'humanisation de l'autre, enfant, malade, clochard, vieillard, agonisant. Les femmes ont pour tâche d'instaurer de l'intersubjectivité là où il n'y en a pas *a priori*, car il ne suffit pas que deux êtres humains soient en coprésence pour qu'on puisse parler d'intersubjectivité. Il faut qu'*a minima* l'un des deux souhaite la *rencontre* avec l'autre.

Le *nursing*, le soin du corps de l'autre, peut être considéré comme l'activité générique à partir de laquelle il est possible de penser les rapports entre la violence et le travail féminin. Le *nursing* n'est pas uniquement un soin d'hygiène qui assure la préservation du corps biologique, il est aussi une rencontre avec le corps intersubjectif ou corps érotique. Jean Laplanche (1993), commentant le stade du miroir chez Jacques Lacan, avance l'idée qu'on peut concevoir que le miroir soit tactile, par le fait que ma peau ne se perçoit elle-même qu'en touchant l'autre. Cette idée d'un miroir tactile est, à mon sens, une idée très forte, qui rejoint les formulations de Didier Anzieu sur le moi-peau, mais d'une façon peut-être plus immédiatement parlante pour notre propos. Le *nursing* vient, en quelque sorte, *éveiller* ou *réveiller* le corps de la relation à l'autre. Ce n'est pas rien. Il n'est pas si simple de comprendre que le sujet est dans l'indicible, qu'il n'est pas *primitivement* dans l'ordre du discours mais dans l'ordre de la

corporéité, dans l'ordre du vécu. Or, les infirmières le savent, d'un savoir non théorique. *Elles en ont une connaissance pathétique concrète*. En témoigne la belle observation de Marie-Claire Carpentier-Roy (1991) remarquant que le rejet des gants et du masque est une pratique fréquente devant les patients sidéens en stade terminal, c'est-à-dire paradoxalement à un stade de la maladie où le risque de contamination est majeur. Cette conduite insolite n'est pas une bravade du danger sur le mode de la virilité. Interrogées collectivement par Carpentier-Roy, les infirmières lui répondent : « On ne peut pas refuser à un être humain qui va mourir un dernier contact humain, malgré le risque d'infection, on fait attention, c'est tout. » Si on admet qu'il y a violence à chaque fois qu'il y a une contrainte exercée sur le corps physiologique ou, en d'autres termes, à chaque fois qu'on réduit la subjectivité au corps du besoin, alors, dans le cas présent, le gant, cette simple pellicule de latex, n'est certes pas une violence mais il peut être perçu comme le *commencement* d'un processus de déshumanisation qui pourrait conduire à la violence.

Fermer les yeux sur les bouteilles, user de son charme pour laver un vieil homme récalcitrant, ne pas mettre les gants pour soigner un agissant sont des *transgressions compatissantes*. Le rapport désarmé à la dépendance et la vulnérabilité de l'autre est dangereux ! Il implique une autre forme de courage que celui qui préside à l'affrontement violent. Être sensible à la souffrance de l'autre, c'est sentir sa propre souffrance. Mais encore faut-il ne pas être à bout, encore faut-il pouvoir se supporter soi-même. Le travail féminin est intenable si les femmes ne sont pas à leur tour soutenues par la qualité des relations intersubjectives au sein du collectif féminin (Molinier, 1996). Livrées à elles-mêmes, les soignantes risquent toujours de glisser sur la pente incontrôlée du risque physique ou du risque affectif, risque du don de soi, de la consommation, de l'épuisement émotionnel et physique. Mais dans le collectif féminin, par différence avec le collectif masculin, il est autorisé de parler de son expérience sensible jusque dans ses dimensions les plus ambiguës. Le *pathos féminin* – c'est-à-dire la peur que génère la violence subie, mais aussi le vertige dévastateur de sentir monter en soi la violence – peut trouver à s'exprimer au travers de récits qui constituent une mise en intrigue du traumatisme, de la souffrance et de la violence (Molinier, 1996). Ceci n'est pas qu'affaire de langage, le corps à nouveau est totalement engagé. À travers le dire, il s'agit de *sentir et de faire sentir*, de constituer une *communauté de sensibilité* pour encercler, domestiquer la violence. Comment font-elles ? On se contentera d'évoquer ici une étude récente consacrée à un collectif d'infirmières en pédopsychiatrie (De

Col, 1999). Celles-ci ont en commun de faire des rêves récurrents comportant de curieuses similitudes... dont elles discutent ensemble. Ainsi rêvent-elles qu'elles réussissent à neutraliser la violence des adolescents psychotiques – à s'en protéger et à les en protéger – grâce à un fusil envoyant des flèches soporifiques ou encore en lançant sur eux un grand filet de pêche...

Les modèles scientifiques dominants qui président à l'organisation du travail méconnaissent les dimensions de l'expérience sensible, qu'il s'agisse des modèles biomédicaux, des sciences des ingénieurs et de la gestion, des théories de l'intelligence artificielle, voire des sciences de la communication et du langage. La violence subie et agie par les femmes dans le travail est largement subordonnée au déni de la corporéité par les hommes et les théories masculines. L'organisation du travail hospitalier ne donne pas toujours aux soignantes les moyens nécessaires pour assurer une prise en charge humaine de la maladie vécue. *La violence surgit là où le lien intersubjectif s'effondre*. C'est l'impossibilité de répondre à la dépendance autrement qu'au niveau des besoins qui déclenche la violence chez les personnes dépendantes comme chez les femmes qui les soignent. Lorsque l'instrumentalisation des corps l'emporte, le processus de désubjectivation s'opère des deux côtés. Le déni du travail féminin place donc les femmes dans la situation insupportable d'être à la fois les victimes du système d'occultation virile du réel et les agents de l'injustice du même système vis-à-vis des êtres humains auxquels leur travail s'adresse (Molinier, 1996).

Violence et identité sexuelle

L'analyse clinique du travail suggère que les femmes n'ont ni la même expérience, ni la même perception, ni la même définition de la violence que les hommes. On touche là aux questions cruciales du rapport entre le travail et l'identité sexuelle. La violence masculine peut s'intégrer dans l'identité masculine, elle est virile et, sous certaines conditions, peut être valorisée dans le monde du travail. Pour les femmes, la violence est toujours en rupture avec leur identité, qu'il s'agisse d'ailleurs de femmes exerçant un métier d'homme ou de femmes exerçant un métier de femme.

Sur la base de mon expérience de la clinique du travail *féminin*, j'aurais tendance à penser, sous réserve d'analyses plus serrées, que les femmes ont une définition de *la violence dans le travail* beaucoup plus extensive que celle des hommes. Mais leur définition n'est en rien

approximative. Dans le travail féminin, la « violence » commence avec l'indifférence, cette négation de l'autre et de soi, qui n'est pas encore la violence mais qui en contient déjà les germes. C'est ce que j'ai affirmé durant le colloque « Violence et travail », et plusieurs personnes m'ont alors fait remarquer que je prétendais le contraire de Daniel Welzer-Lang (cf. son article *supra* et le double standard asymétrique de la violence). Ceci ouvre une discussion qui ne peut être soldée dans le cadre de cet article, le problème étant que nous ne parlons pas du même type de rapport à la violence. Daniel Welzer-Lang analyse le rapport différencié des hommes et des femmes à la violence *domestique*. Dans le travail *féminin*, les enjeux sont bien différents de ceux en vigueur dans la sphère des relations amoureuses. Si les infirmières, *entre elles*, ont, me semble-t-il, une définition plutôt extensive de la violence, c'est que leur travail implique de la repérer dès ses prémisses afin d'anticiper sur son déchaînement, et ceci dans le cadre d'une coopération où le sens du travail est donné par la capacité collective de non-violence.

Il est classique de prétendre que les femmes croient à la puissance mutative de leur amour pour faire changer les hommes et pacifier le monde. Ainsi que le montrent les travaux de Daniel Welzer-Lang, la réalité a plutôt tendance à leur donner tort. Souvent, la violence résiste et l'emporte. Plutôt que d'amour, au terme de cet itinéraire, je préférerais parler du *travail de la rencontre avec l'autre sans lequel il n'y a pas de rencontre avec soi*. Le travail féminin implique, en un même mouvement, d'amorcer l'intersubjectivité et de désamorcer la violence. Ce travail est une *œuvre invisible* qui comprend bien des facettes obscures – pour l'heure occultées ou insuffisamment explorées – qui sont encore en attente de nouveaux frayages théoriques, entre perlaboration intrapsychique et travail intersubjectif.

« Violence et travail : apprentissage social ou retour du naturel ? »
Tel était le titre de la conférence plénière du deuxième Colloque international de psychopathologie et psychodynamique du travail à laquelle Daniel Welzer-Lang et moi-même avons tenté d'apporter notre contribution. Qu'est-ce que la *nature* de l'homme ? Doit-on la définir par rapport à la vie biologique ? Ou bien la nature de l'être humain est-elle sa vie psychique ? Si la vérité du sujet est son accomplissement, alors la violence en est l'ultime dénaturation.

Pascale Molinier

*Maître de conférences à la chaire de psychologie du travail du CNAM
Membre du laboratoire de psychologie du travail du CNAM*

Bibliographie

- CARPENTIER-ROY M.-C., 1991, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier*, Montréal, Liber.
- DAUPHIN C., FARGE A. (sous la dir. de), 1997, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel.
- DE COL B., 1999, *Analyse psychodynamique du travail et violence subie par un collectif de soignantes dans un service de pédopsychiatrie*, mémoire du diplôme de psychologie du travail, CNAM.
- DEJOURS C., 1993, *Travail, usure mentale. Essai de psychopathologie du travail* (nouvelle éd. revue et augmentée), Paris, Bayard.
- FREUD S., 1912, *Totem et tabou*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981.
- FREUD S., 1929, *Malaise dans la culture*, PUF Quadrige.
- HURTIG M.-C., KAIL M., ROUCH H. (sous la dir. de), 1991, *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS, pp. 87-107.
- LAPLANCHE J., 1993, *Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud*, Les Empêcheurs de penser en rond.
- MATHIEU N.-C., 1991, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté femmes Éditions.
- MOLINIER P., 1994, « Histoires de fantoches. Une relecture du puérilisme mental », *L'Information psychiatrique*, 4 : 353-356.
- MOLINIER P., 1996, « Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle : l'apport de la psychodynamique du travail », *Revue internationale de psychosociologie*, 5 : 53-62.
- SOARES A. (sous la dir. de), 1997, *Stratégies de résistance et travail des femmes*, L'Harmattan.

Summary. *Womanly activities are socially oriented by the concern for the other. Relying on the analysis of the work of nurses and medical assistants, the author sustains the idea that the arising of undergone and generated violence in feminine activities cannot be studied before having shown the invisible work that women do to prevent from violence.*

Resumen. *La preocupación por los demás orienta socialmente las actividades femeninas. Apoyándose en la experiencia clínica del trabajo de las enfermeras y de las asistentes hospitalarias, el autor explica la imposibilidad de analizar el origen de la violencia padecida y encarnada en las actividades femeninas sin haber descrito de antemano el trabajo invisible de las mujeres para prevenir la violencia.*